

LES DEUX CHATTERTON

(AUTOUR D'UNE LETTRE D'ALFRED DE VIGNY)

Le 12 février 1835, la Comédie-Française représentait pour la première fois *Chatterton*, drame d'Alfred de Vigny. L'auteur, représentant la une thèse qui lui était familière, tentait de prouver que le génie est prédestiné à la souffrance et que le poète, doté par le destin de son sensibilité, est voué fatalement au désespoir et à la mort par une société matérialiste et frivole, indifférente au sort des inspirés, dont elle méconnaît le don divin et l'éminente dignité. Idée essentiellement romantique et d'ailleurs fautive que méconnaît la valeur un avant-propos lyrique aux trois lettres en prose et une postface dans l'édition in-8° de la pièce, partie quelques mois plus tard chez H. Souverain, à Paris.

Dans le préambule, Vigny définissait son œuvre par cette phrase souvent citée : « Chatterton, c'est l'histoire d'un homme qui » écrit une lettre le matin et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive, elle le tue. » Et l'auteur de *Molse* expliquait que « le poète était tout pour lui », que Chatterton n'était qu'un symbole et qu'il avait « à dessin écarté de ses faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère ».

Toutefois, il soulevait par ailleurs, après quelques notes biographiques sommaires et diverses citations habilement choisies, « voir un travail spécial et complet » qui montrait la puissance du jeune et profond esprit dont l'œuvre ému la tragique infortune.

Ce voua fut réalisé. Au début de l'année 1839 paraissait chez Desessart, au 15 de la rue des Beaux-Arts, la traduction intégrale, en deux volumes in-8° de 325 et 400 pages, des *Œuvres complètes de Chatterton*, par Javelin-Pagnon. Le premier volume s'ouvrait sur une biographie de Chatterton (sic) Auguste Callet ; le second sur une longue introduction expliquant la mystification qui avait fait du jeune poète ému de Macpherson l'inventeur, de la vie et des pseudo-œuvres du moins Rowley.

Les pages écrites par Auguste Callet débutaient par ces lignes :

« Vous connaissez le personnage que M. de Vigny a baptisé du nom de Chatterton. C'est une de ces figures indéfinies qui n'ont pas de caractère propre et de personnalité distincte. Les traits saillants de cette physiologie servent moins à faire connaître un individu qu'à désigner un genre ou une famille. Ce n'est pas un portrait, c'est un type. Ce Chatterton n'a vécu ni en Angleterre ni en France ; sa patrie n'est pas sur la terre, mais dans ces sphères vaporeuses qu'habitent les Werther, les René, les Obermann. M. de Vigny a écrit un roman et non une biographie. »

La préface ainsi amorcée s'achevait par le paragraphe ci-dessous :

« M. de Vigny, qui a donné au nom de Chatterton une seconde illustration et préparé en France le succès de ce livre, M. de Vigny a plaidé éloquemment la cause des poètes indigents. Mais il nous semble que la société n'est pas si coupable qu'on veut la faire ; les poètes ne sont-ils pas les complices de l'égoïsme qu'ils lui reprochent ? Ce qui les tue, ce qui a tué Chatterton, ce n'est pas seulement la pauvreté du corps, c'est l'absence des sentiments religieux, c'est l'activité destructrice de l'esprit, c'est l'ambition des droits, avec l'oubli des devoirs, c'est la pauvreté de l'âme. »

Vigny mis de la sorte en vedette, répondit à « Messieurs Aug. Callet et Javelin-Pagnon, rue des Académies, aux Thermes, Banlieue », par une lettre en date du 26 juin 1839. Cette lettre a bien été recueillie dans la correspondance du poète publiée par Mlle Emília Sakellariades (Colman-Lévy, éd., 1905), mais fort écourtée. La voici sans coupure, telle que je l'ai transcrite sur l'autographe précité qui est aujourd'hui la propriété de M. Charles Callet, savant philologue et romancier distingué de *Myrrhine*, ainsi que de ses *Contes Anciens*, « livre de poète de l'imagination la plus riche » pour me servir d'un compendium de l'épître à l'auteur.

D'une belle écriture pressée, hautainement paraphrasée au troisième feuillet, Vigny écrivait :

« Messieurs, »

« En arrivant du pays de Chatterton, où j'ai passé six mois, je viens de trouver sur ma table votre traduction de ses œuvres. Vous avez fait un travail d'érudition et de patience dont la difficulté

était extrême. Ayant traduit une partie de ces poèmes pour moi seul, je connais la rudesse de ce travail. »

« Lorsque je fis *Stello* et le drame de *Chatterton*, j'espérais qu'il se trouverait en France quelque esprit laborieux qui achèverait de montrer les travaux de ce pauvre enfant que sa patrie a appelé plus tard *marvellous boy*. Je suis heureux que mon album n'eût pas été trompé et que ce travail ait été si bien fait. »

« Comme vous avez bien voulu vous en souvenir, je déclarai alors que le poète était tout pour moi, que Chatterton n'était qu'un nom d'homme et que j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère. »

« Mais si, dans la création, ou plutôt dans l'épuration de ce caractère, j'ai écarté ce qui pouvait diminuer l'intérêt, pour que le public n'hésitât pas à prendre le parti du malheureux, je n'en pense pas moins, à présent comme alors, que ce suicide fut un homicide de la société et que, dans une organisation meilleure, le mérite, que confirme si bien votre traduction, eût reçu de l'état une existence régulière et inébranlable qui ne peut humilier comme l'humiliation des secours qu'il regardait comme des aumônes et qu'il voulait fuir dans la tombe. »

« La fin de votre préface me paraît sévère pour la mémoire de ce jeune homme. Explicitez-vous vraiment à sa pauvreté d'âme ? »

« Quelque mon opinion ne soit pas la vôtre en cela, je pense que tout le monde vous doit de vifs remerciements pour le travail consciencieux que vous avez accompli et que je vous en dois plus que tout le monde, messieurs, pour vous être rappelé mon nom. »

« Agréez l'assurance d'une haute considération. »

« A. DE VIGNY. »

Le problème ainsi posé de l'orphisme supérieur aux contingences et des droits du poète à être entrepris aux frais de la République, Vigny ne pouvait se déjuger sans paraître renier son œuvre. Il avait là-dessus dessiné de Chatterton une figure singulièrement idéalisée et il s'y tenait.

Passé encore pour la psychologie qu'il prêtait à son personnage, simple support, après tout, d'une théorie de propagande ; mais en procédant à ce qu'il nommait « l'épuration » d'un caractère, l'auteur ne s'était pas borné à choisir parmi les faits réels ; il avait pris avec l'histoire d'étranges libertés. Il donnait son héros comme « fils d'un capitaine de haut bord » ruiné ; il le montrait acculé au suicide par la malice du sort et des gens, après avoir couragement, pour vivre, épuisé toutes ses ressources, vendu même les plus précieux souvenirs de famille. Enfin, son Chatterton, poursuivi par la gigue, s'adressait au royaume du lord-maire que par point d'honneur : la promesse imprudente de s'acquitter d'une dette à date fixe le menaçait d'infirmer à un patronyme, connu et estimé des plus hauts personnages du royaume, la déconsidération de la prison.

Quant à Kitty Bell, « une des rêveries de Stello », elle était sortie tout armée de vertus paritaines et d'amour scrupuleux, du cerveau d'Alfred de Vigny. Sans ressemblance possible avec cette Mary Hunsay que le véritable Chatterton aime peut-être, s'il aime jamais quelqu'un d'autre que lui-même, et avec laquelle la sœur du poète avait rêvé d'un mariage pour son frère.

La réalité était autre. Moins belle, certes, mais plus humaine et, par là, plus dramatique peut-être, sinon plus émouvante que la légende exagérément romantique.

Le Thomas Chatterton véritable descendait d'une dynastie de sacristains fort pauvres. Né en 1752, quelques mois après la mort de son père, il n'avait jamais connu que la gêne installée au foyer. Mais il fut bien une amorce d'enfant prodige, gâté comme tel par sa mère-grand, sa mère et une sœur unique. Admis à l'école de charité, il étonna les siens et ses maîtres par une intelligence subtile, un vaste savoir et son orgueil silencieux. Par la suite, devenu petit clerc chez l'avocat de sa ville natale, Chatterton, dès quinze ans, avait cou-

posé, parmi la poudre du greffe, une œuvre poétique considérable en langue archaïque du quinzième siècle et qu'il attribuait libéralement, par une supercherie analogue à celle qui nous valut Ossian, à un maître imaginaire, Rowley, inventé avec astuce et vraisemblance. Beaucoup se laissent prendre à cette fable et Chatterton conçut de lui-même une estime démesurée. Il se crut tout permis et le reste, voire de berner ses compatriotes et ses amis par des procédés qui attestent au moins un manque absolu de délicatesse, sinon de conscience. On le vit faire argent, près de collectionneurs trompés, de dessins qu'il exécutait et vendait comme d'authentiques œuvres d'art anciennes. On appellerait cela aujourd'hui une escroquerie.

Chatterton ne pardonna jamais au procureur qui l'employait de ne pas croire à son génie et n'eut bientôt plus qu'aversion pour la misérable petite ville de Bristol où le destin l'avait fait naître, théâtre, pensait-il, indigne de ses mérites. Il se décida alors à s'en aller tenter la fortune à Londres.

Il y arriva précédé d'une manière de scandale déclenché à propos pour attirer l'attention. Au début, si l'on s'en rapporte à la correspondance de l'imprévoyant, la vie semble facile et lui sourit. Sourit-elle tellement ? Une certaine inexpérience due à l'âge, un peu de naïveté provinciale aussi, une confiance sans borne en son étoile, font que Chatterton accepte pour monnaie courante des promesses fallacieuses et pour une reconnaissance de son talent l'exploitation déguisée qu'on en fait. Le drapeau est d'abord. C'est-il sincèrement qu'il est en train de conquérir la capitale ? Il voudrait certes en persuader les siens et la cour et la ville. Aussi bien, dans sa vanité impatiente de gloire et de luxe, n'est-il pas difficile sur les moyens de parvenir. Il flagorne ceux-ci, vilipende ceux-là, édulcore sa popularité illusoire sur des gestes et des actes qui valent ce « moins de vingt ans » un rhodéisme du parfait arriviste. Son apparent triomphe, qu'il n'a point négligé de faire claironner au pays natal, est de courte durée : quelques mois. Il débâche. Bientôt percé à jour et seul, il sombre dans la misère. Après avoir tenu le haut du pavé et blâfé dans les brasseries, il réfugie son dénuement certain chez une marchande de sacs, en banlieue, bonne femme qui s'apitoie en vain.

Il pourrait retourner à Bristol et y vivre comme devant. Ce serait s'avouer vaincu. Il préfère s'ex-patrier et partir aux Indes. Mais il y veut aller avec le titre de chirurgien de la marine. Et c'est pour cela qu'il écrit. Comme le certificat réclamé lui est refusé, il se tue.

Le lord-maire, qui est pourtant l'homme dépeint par Vigny « satisfait et avantageux », n'est pour rien dans le suicide du vrai Chatterton. Celui-ci avait bien demandé, en quémandeur qu'il était, assistance à M. Beckford et il en avait reçu une secours, parcimonieux peut-être, mais suffisant toutefois pour engager le poète besogneux dans une nouvelle démarche. Il l'accomplissait quand il apprit en route la mort subite du mécène. Ce qui nous a valu une épique qui lamente la perte d'un citoyen intègre et d'un magistrat généreux. Que nous vaille loin de l'attitude du Beckford du drame et de son offre grossièrement humiliante d'une place de valet de chambre et, par conséquent, meurtre ! Chatterton n'est pas une victime de la société ; le *despair and die*, qui lui est appliqué par Vigny, n'a pas eu pour le poète cette signification d'impérieux renoncement à son rêve et à sa chimère.

La vraie est que Chatterton avait été mis en garde contre l'imprudence de prétendre demeurer à Londres sans rentes ni situation. Il avait aux conseils sages de son père et de son oncle, mais ceux-ci ne valent rien. « Je ferais des poèmes, des articles de journaux. Si on ne veut acheter ni mes vers, ni ma prose, je me ferai prédicateur méthodiste. Ou je créerai une nouvelle secte. Si l'échoue encore, il reste le suicide. » Répoussant la compassion de sa logeuse, il fit, comme il avait dit, après avoir brûlé la plupart de ses manuscrits, il s'empoisonna. A dix-huit ans. Artisan de ses malheurs ; vanité blessée.

Par sa précocité, son amour de la mystification, son autolettre, son goût secret de l'anarchie, son mépris pour son entourage et son besoin d'évasion,

Chatterton semble avant la lettre une épreuve de notre Rimbaud. Quelqu'un pourtant lui ressemble mieux encore, lui ressemble comme un frère dans les temps : par son immense orgueil, son refus d'abandonner son rêve de domination spirituelle aux prises avec la réalité et par son abdication lamentable dans la mort, c'est Léon Deubel.

Dans une lettre qu'il adressait à sa mère un mois exactement avant sa fin, Thomas Chatterton écrivait : « J'ai des relations universelles. Ma société est recherchée partout et si je pouvais m'abaisser jusqu'à un comptoir, j'en aurais une vingtaine d'emplois à ma disposition. Mais ma place est parmi les grands ; les affaires d'Etat me conviennent mieux que les affaires commerciales. »

Est-il sincère ? Voulait-il simplement donner le change sur sa situation désastreuse, préparer, qui sait, le retour et la défaite ? Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que Léon Deubel, roi de Chimérie, désigna lui aussi de s'abaisser jusqu'à un comptoir d'épicerie de son oncle et se laissa de l'espérance d'imposer au siècle par sa mort sa suprématie poétique.

Les leçons de la vie n'enseignent personne. C'est ce que montrera, sans doute, M. Charles Callet en rééditant cette monographie de Chatterton qui motive la lettre de Vigny. En tout cas, l'ouvrage sauvera-t-il d'un injuste oubli, moins l'épître décevante primée du *marvellous boy* chantée par Wordsworth qu'une étude documentée faite par un homme de haute culture et de fière intelligence, historien et romancier trop acéconnu (comme d'ailleurs son collaborateur et compatriote stéphanois), je veux dire Auguste Callet. Se doute-t-on qu'en écrivait les aventures du poète écossais, Auguste Callet a devancé notre goût actuel pour la biographie romanesque ? En effet, une réponse de Walpole à Chatterton, qu'on y voit lire, est vraisemblable mais apocryphe.

Léon Boquet.